

La
Société Nouvelle

Revue internationale

Sommaire

5. Études psychologiques. — Effets de la profession militaire sur la mentalité de ses membres professionnels A. HAMON.
15. Le N° 23 du tramway jaune. GEORGES EEKHOUD.
23. La Revanche CHARLES-ALBERT.
32. Dante-Gabriel Rossetti (traduit par Georges Khnopff) WILLIAM-M. ROSSETTI.
43. Les Détenus politiques dans les prisons russes. N. NIKITINE.
53. Conférence sur M. Stéphane Mallarmé. CAMILLE MAUCLAIR.
70. L'Origine des mondes et les impossibilités physiques de l'hypothèse de Laplace CLÉMENCE ROYER.
101. Les diverses tendances du parti ouvrier international. *A propos de l'ordre du jour du Congrès international ouvrier socialiste de Zurich (1893)* CHRIST. CORNÉLISSSEN.
119. Économie sociale. *La concurrence*. AGATHON DE POTTER.
123. Parasitisme organique et parasitisme social (suite et fin) JEAN MASSART
 EMILE VANDERVELDE.
133. Revue des livres A. HAMON.
135. Bulletin bibliographique F. B.
136. Le mois. *La mendicité en Russie. — Jens Tvedt, un paysan romancier norvégien. — Le « Dickensland » à Londres.*

PRIX DU NUMÉRO

1 fr. 25

BUREAUX

PARIS

15, rue de l'Echaudé-Saint-Germain

BRUXELLES

32, rue de l'Industrie, 32

lui-même, que ces gens, issus de familles riches, veulent rétablir l'esclavage au profit de leur caste. Crédule comme un enfant, il prête parfois main forte contre ses amis sincères. Puisse-t-il venir bientôt, le jour où le peuple slave conscient de l'énorme force qui est en lui et instruit par les exemples de l'Occident, ne laissera pas quelques généreux jeunes gens combattre seuls pour lui, mais s'emparera de la terre et de la liberté!

N. NIKITINE

Conférence sur M. Stéphane Mallarmé ⁽¹⁾

MESDAMES, MESSIEURS,

Le penseur Emerson, une des profondes consciences d'art de ce siècle, adresse, en un de ses écrits, ces quelques phrases à ses contemporains :

« Parmi la tendance déclive et la pente où roulent les choses, quand toute voix s'élève pour réclamer une nouvelle voie ferrée, une loi nouvelle, pour prôner un candidat ou célébrer un changement dans la mode, ne pouvez-vous tolérer en ce pays deux ou trois solitaires voix parlant d'idées et de principes, de choses qui ne se vendent ni ne s'achètent, de choses immortelles? »

« Vos progrès et vos inventions seront bientôt dépassés. Vos modes, le souvenir en sera mort demain : mortes, toutes vos vanités, et dispersées, colonies sans cesse renaissantes pour la Mort à jamais avide. Mais les pensées que ces quelques solitaires s'efforcent de proclamer par leur silence autant que par leur parole, par leur abstention autant que par leurs actes, demeureront en leur beauté forte pour se reformer dans la Nature, par delà le désaccord d'aujourd'hui, dans l'harmonie du système universel. »

Messieurs, c'était pour vous entretenir, en cette causerie, d'une de ces deux ou trois hautes consciences solitaires, que j'étais venu simplement devant vous. Et je n'eusse point manqué de vous parler, avec une joie profonde, du mystère, de la magnificence voilée et du charme dont, autour de lui, suscite l'idée le nom de M. Stéphane Mallarmé. Mais l'exaltation de cette voix qui est tout lui, de cette solitaire voix qui s'est élevée, en le silence respectueux des jeunes poètes, au-dessus du vain fracas de la mode, l'exaltation de ce chanteur m'a paru devoir s'entourer d'un cortège de méditations spéciales. Ce n'est point sans dessein que, des quelques phrases d'Emerson à l'instant lues, un sens subtil, et pourtant précisé dans une lumière indubitable, a jailli sous mes yeux, alors que je rêvais en des heures récentes

(1) Prononcée devant un public imaginaire, ou futur.

aux idées que je viendrais revêtir de paroles en votre présence. Je m'efforçais de trouver, en la sincérité de mes impressions, une simplicité exclusive de toute rhétorique usitée, et d'être devant vous comme devant moi-même. Et voici qu'en relisant cette épigraphe, où je n'avais cru rencontrer qu'une protestation initiale contre ceux qui négligent les poètes, une phrase à modelé dans mon esprit un sens inattendu :

« Elles demeureront en leur beauté forte, disait Emerson, ces pensées que les solitaires s'efforcent de proclamer PAR LEUR SILENCE AUTANT QUE PAR LEURS PAROLES, PAR LEUR ABSTENTION AUTANT QUE PAR LEURS ACTES. »

Phrase étrangement féconde en rêves, et suggestive de doutes inouïs! Après avoir longtemps réfléchi, j'ai cru qu'il était bon de venir vous dire: Vous n'entendez point aujourd'hui un écrivain parler d'un autre, et ce n'est point ici débat de littérature. Mais j'ai consenti à élever la voix selon ma pensée présente, et pour plus de naïveté, devant le grand nom duquel vous attendiez mon commentaire, j'ai eu recours à une simple rêverie sur une humble fable. Oui, délaissant l'inquiétude littéraire, et l'analyse, et l'éloge, et toutes les vaines choses bonnes pour l'éloge, je ne veux faire au poète que le singulier hommage d'un apologue.

I

Messieurs, il y avait une fois — il n'y a eu et il n'y aura peut-être qu'une seule fois — un rêveur qui sentit frémir en lui la toute-puissance poétique et qui, ne consentant dès l'abord à son expansion, la recueillit en lui-même et médita sur elle. Etant un homme, et profondément pénétré de la beauté multiple de ce mot, il ne crut pas pouvoir se livrer aveuglément à la fougue du Démon lyrique sans amoindrir sa conscience. Il pensa que ce dérèglement qui naît de l'inspiration et exagère une faculté aux dépens d'une autre n'était peut-être pas inévitable, et que la méditation scrupuleuse du poète sur lui-même devait créer une harmonie de son être où il s'enrichirait entièrement, au lieu de ruiner ses facultés pour le luxueux triomphe d'une seule.

Il se dit aussi que l'œuvre d'art nécessitait, chez l'homme choisi par le destin pour son épiphanie, une concentration austère et un amour des connaissances profondes, au lieu d'une expansion dont la puissance même exclut l'harmonie et crée des inégalités. Il dénombra, parmi tant de vastes génies épandant en arcs-en-ciel leur orage intérieur, combien peu avaient su, délibérant sur leur âme et la vie, conférer à leur œuvre cette pureté du diamant qui défie l'âge et se hausse en face de l'éternité, hors du

flot des foules changeantes. Cette ambition sacrée d'être une flamme pure, et non telle volcanique gloire au flamboi pollué de scories, cette ambition toucha de l'aile le rêveur dont je parle. Et il résolut en lui-même de s'isoler dans les cités, et de penser beaucoup avant de proclamer.

Dans son isolement, plusieurs idées le hantèrent. Ce fut d'abord le respect du Verbe. A l'époque où jeune homme il écoutait les aînés et songeait à son avenir, ceux qui étaient célèbres et dont le front connaissait l'orgueil de la symbolique couronne vénéraient le mot comme le royal représentant de la pensée. Notre rêveur apprit avec eux à aimer, toute, et close en sa propre gloire, la parole. Il comprit que cette inconnue intermédiaire devait, pour l'artiste, s'aurooler d'un invincible prestige. Il sentit que le mot, banalisé par le commun usage, illumine dans l'esprit de l'artiste le prisme étrange où chatoie et se fixe l'Idée, et lui emprunte soudain un éclat, puis-qu'il la revêt, la révèle et l'éternise, cette Apparue. Il sentit enfin que chaque mot est un fragment du rythme immense, une note de l'orchestre universel, qu'il contient en puissance tous les triomphes de l'Idée, et que placé suivant le caprice d'une âme haute, il n'est plus le terme permis à la bouche de tous, mais quelque chose d'indéfinissable comme la mer, la musique et le ciel.

La seconde notion qui vint fleurir en le solitaire fut que l'art exigeait de son fidèle la plus vaste adoration de la nature, le plus pur amour de la vie. En lui il s'ingénia à faire vibrer une âme ouverte à toutes les joies des sens. Il connut cette communion recéleuse d'ivresses que les cœurs simples et les volontés droites célèbrent avec la sensualité latente des choses. Il découvrit que, devant les triomphes incessants et simultanés du phénomène, l'âme d'un faune des âges évanouis était encore la plus compréhensive, et sa nervosité se complut à jouir ingénument, comme l'être antique, de toutes ces contingences délicieuses qui, dans les heures d'alanguissement, séduisent les esprits métaphysiques par la fragile parure de leur survenue. Ce trésor inépuisable que verse, en les profondeurs du moi conscient, l'opulent décor de la nature que nous consentîmes à créer, ce trésor, loin de le croire méprisable pour l'ascétisme du poète, notre rêveur sentit combien il le fallait chérir et en recueillir jalousement l'utile magnificence. Il consentit enfin à laisser agir cette sensibilité qui peut tisser autour de l'Idée pure toute une gaze charmante d'impressions fugaces et d'enchantements éphémères, et d'où seulement peut naître l'harmonieux développement de l'œuvre.

Ce respect du Verbe et cet amour du frisson, en ce rêveur, s'allièrent. A l'admiration des aînés il mêla le désir de voir leur marbre vibrer d'avantage, et rêva plus de clémence dans la beauté. L'implacable rigidité de cet

idéal étonna ses perversités fines, contraria de sa majesté froide l'essor gracieux de ses joies sensorielles, et il commença de concevoir une Beauté plus humaine tout ensemble et plus divine, au moins plus consentante au frisson, et d'un flamboiement plus chatoyant et divers. La grâce, et cette fleur exquise du mystère, s'offrirent. Il cueillit en cette neuve méditation des conseils de douceur, et conclut qu'à l'austère joie du rythme pût s'unir le frêle essaim de fluidités chantantes dont le marbre avait négligé de parer sa blancheur.

Edgar Poe lui fut doux qui a rêvé « qu'il n'y a pas de beauté parfaite sans quelque étrangeté dans les proportions » et ses poèmes lui révélèrent qu'au delà même de la beauté marmoréenne l'idée de cette beauté défie la matière et s'impose seule à l'esprit. Villiers de l'Isle-Adam aussi le charma ayant dit ces deux phrases : « Comment penser une limite, puisque toutes se constituent d'un au-delà ? » et « O flambeaux ! que serait après tout votre gloire sans les ténèbres ? » Il conçut que l'orgueil de l'homme ne pardonne point à un autre homme de lui avoir dicté entièrement une révélation qu'il n'avait point soupçonnée, mais que la vérité doit apparaître par éclairs au milieu du mystère, afin que seuls puissent la percevoir ceux-là qui ont l'humilité de se confier à un autre, pour en connaître ce qu'ils s'avoient ignorer.

Il se prit à chérir dans les ténèbres cette exaltation de penser au geste glorieux qui soulève des voiles, et fait naître une clarté plus belle d'être venue de loin. Peu à peu en son esprit, la statue sculptée par les aînés lui parut être une impalpable lumière exilée en une île lointaine où la songerie du poète la devinait, et d'où sa prière ardente la faisait jaillir pour l'éblouissement de tous. Cet amour des irréalités le séduisit, et il conçut enfin une expression symbolique des choses.

Dès lors, il se mit à l'œuvre, et réalisa. Il voulut faire naître de la parole toutes les puissances mystérieuses du rythme, et avant tout ce sens doublé musical du Mystère ! Il eut des joies à crier ses émotions, non plus en les laissant fuir en désarroi comme les anciens poètes, mais les enfermant en des limites strictes, tout en voilant leur harmonie sévère d'un chatolement de paroles secrètement sublimées à cet accord immémorial que dénoue, sur l'incessant clavecin des lèvres, en prestige universel, la Langue !

On dit qu'à cette époque les hommes ne comprirent point. Ils avaient coutume de chercher, en les livres, l'agrée duperie du temps par « de la littérature » et le rêveur n'y avait point songé. Les railleries et l'exaspération de ces heures troublées où les vérités proclamées ne satisfaisaient plus les jeunes consciences, et aussi ce sourd antagonisme des gens qui regardent le crépuscule et de ceux qui attendent l'aube, tout cela effraya les délicates-

tesses du poète, qui avait trop chéri le calme pour supporter ces clameurs contraires. Il recueillit simplement ces sympathies isolées des chercheurs qui sont plus douces que l'illusion de la gloire, et il ne sut que pénétrer plus avant dans la contemplation de cette Beauté nouvellement entrevue. Sur ce malentendu éternel, honneur de notre douloureux groupe, sur l'isolement du rêveur, sur les vengeances essayées par la marâtre existence contre un qui, mécontent du désir commun, se décèle conquérant du Vide, insisterai-je, alors que s'accomplit identiquement la malédiction pour celui-là ? Ce honnissement, je l'appellerai, Messieurs, la première période de sa Vie, et ce mot, c'est, pour un poète, tout dire.

II

La chimère d'une grande œuvre colossale devait séduire cet esprit. Il l'aima. Tandis qu'insoucieux des opinions — car il connaissait, par fierté naturelle et sagesse métaphysique, sa seule satisfaction en sa conscience — il allait solitairement à la recherche de cette lueur dont il voulait brandir le flambeau, il se prit à songer que, homme à toute humanité sensible, cette aversion pour la rigidité du Beau n'était que le secret désir de ne rien exclure de lui-même. Il ne crut point possible de séparer en lui l'artiste de l'homme, et tenta de les rendre indissolubles. Ce douloureux problème de l'utilité de l'art le hanta tout à coup au point d'éteindre en lui tout désir de réaliser, tant qu'il n'en découvrirait la signification réelle et supérieure. Et il eut peur de ne point y réfléchir, étant saisi de cette ambition, unique peut-être parmi tous les hommes : avoir la certitude que le paroxysme de sa vie vers une prophétie d'humanité et d'art ne serait pas inutile.

Messieurs, c'est ici que mon apologue devient singulier. Lorsque ce poète, s'étant recueilli en lui-même, eut considéré les génies des temps passés, il vit que ces météores apparus sur les horizons avaient plutôt ébloui les hommes, les avaient plutôt forcés à s'incliner devant leur flamboiement, qu'ils n'avaient réussi à leur faire concevoir que leurs facultés n'étaient point d'essence supérieure aux leurs. De ces génies, certains avaient usé de leur puissance pour conduire les hommes au spectacle de leur volonté, et les contraindre à son respect. D'autres avaient brillé au-dessus des foules sans daigner expliquer leur flamboiement, inconscients comme le soleil : et d'autres avaient su imposer à l'attention cette croyance d'une parcelle de la divinité descendue en eux-mêmes par le vœu d'une force inconnaissable. D'autres, enfin, avaient développé les langues en de magnifiques morceaux de rhétorique où les esprits avaient su puiser de bienfaisantes exaltations passagères, mais où les âmes n'avaient rien connu. Ceux-

là surtout étaient nombreux qui, continuant la tradition littéraire d'un pays, avaient ainsi englobé l'art dans l'illusion des patries, et n'avaient promis aux hommes une substance nouvelle que sous la réserve de leur origine corporelle, oubliant que la lumière est la lumière, c'est-à-dire la notion certaine et vérifiable pour tous. Et de cette glorieuse série, nul n'avait hésité à s'exalter au-dessus des autres avec la foi d'incarner une vision supra-naturelle, une volonté supra-humaine. Seul, très lointain dans les âges et mythique déjà, un être avait chanté, sublime de n'user que de ses facultés humaines. C'était Orphée, le dompteur de lions, l'animateur des objets inertes, l'homme savant en rythmes et possédant le secret de leur vie.

Notre poète aime dans cette figure d'Orphée le rêve de son esprit. Et voici définitivement comment il formula ce rêve :

Prendre en soi conscience de la spiritualité humaine, et la brandir comme une flamme aux yeux de tous, et crier à la foule admirative : N'admire donc que toi dans cette flamme, car ta flamme intérieure s'y reflète ! Sache que celui qui l'exalte est sorti de toi, mais qu'un autre, moins soucieux de son corps et plus de son idée, eût pu la brandir, et qu'elle n'est jamais cette lumière, que la clarté des forces que tu recèles ! Ne t'attarde donc pas à l'illusion d'un génie au-dessus de toi et conféré par une Isis impénétrable : abolis cette croyance au mystère d'une incarnation en le poète, car il n'y a pas de mystère : car Isis n'existe pas, c'est toi qui l'inventes ! Eh ! quoi ! l'on n'a pu te révéler, ô foule, que chacune de tes unités recrée le monde en sa conscience, et ce pouvoir inouï ne t'a pas assez enorgueillie pour que tu croies encore que le génie vient d'au-dessus de l'homme ! *Songe simplement à prendre conscience de toi-même, car c'est là le secret.* Alors que, haletante aux drames, tu te passionnes pour le héros investi de puissance et de beauté, crois-tu donc que tu pourrais le considérer comme autre chose qu'un comédien vulgaire et menteur *s'il n'était pas toi-même ?* Au théâtre tu prends, en le héros sorti de toi, conscience de toi : tu le chéris et tu le suis parce qu'il est toi-même et que tu t'y reconnais. Sache donc qu'au théâtre de la vie le poète n'est pas un étranger, ni quelque force occulte, mais un des hommes qui, ayant daigné regarder en lui, a pris pitié de ceux qui n'osèrent point espérer en eux la présence de l'étincelle. Prométhée n'était qu'un homme et il vola le feu du ciel, l'ayant voulu.

Le poète est un Prométhée, et il sait qu'il n'y a pas de Dieu pour garder le feu. Il le sait, et son rôle est de le répéter à tous ses frères. C'est pour quoi, foule, la morale et l'art ne font qu'un : c'est pourquoi le poète est le seul moraliste. Il revendique pour tous, par son exemple, le seul jugement de sa conscience, et l'art est pour lui le moyen, non le but. S'il chante, s'il

adjoit au verbe la puissance de la musique, c'est pour retrouver le grand rythme qui fait vibrer les âmes d'un même frisson, et avec lequel Orphée émouvait les rochers !

L'art n'est plus une illusion éphémère, verseuse de charme, de joie ou d'oubli : il devient le moyen de revendication de la conscience humaine contre l'oppression de la nature, et s'il s'exprime par les sensibilités, c'est afin de susciter universellement la conscience des hommes, qu'il faut bien, corporels, toucher par les sens. La conscience humaine a toujours eu le besoin de se prouver à elle-même devant l'envahissement de la nature : cette preuve intérieure, l'art seul peut la faire. Dans la misère des sociétés et leur étiolement, nul ne peut être physiquement le héros : et qu'elle pauvre gloire ce serait, celle des matérialités ! Mais que chacun connaisse en soi — Hegel ici expliqua — l'orgueil d'être l'incessant créateur du monde phénoménal : qu'il confie au poète le soin d'apprendre à tous ce pouvoir. Et l'art, ainsi délaissant tout prétexte de charme ou de littérature, atteindra infailliblement sa signification illucescence et de tradition certes ! par quoi s'érige le concept identique du relèvement de la morale.

Ce rêve, les initiés l'ont eu.

L'épithète de pasteur de peuples, éparse dans les civilisations éteintes, est celle du poète lyrique. De ce qu'il ne porte point l'épée et n'agit point dans le sens ordinaire du mot, son action demeure pourtant admirable et illimitée. Il possède le merveilleux clavier des harmonies, et ses doigts touchant les cordes émeuvent aussitôt les âmes et les subjuguent. Son rôle n'est plus d'amuser ou d'étonner la foule : c'est là le partage des poètes moins conscients. Car cette croyance est fautive qui veut qu'entre les poètes il n'y ait pas de degrés : certains, en les limites de leur génie, ne peuvent qu'adoucir et affirmer les esprits pour les préparer à la lumière définitive : tâche noble et féconde en beauté, certes ! Mais les autres, d'âme plus vaste, doivent seuls élever au-dessus d'eux la lumière. Leur plus sublime exaltation, c'est d'abdiquer tout prestige. Leur rôle est un message d'humilité.

Ouvrir leur âme et en donner le sublime spectacle à la foule, puis rentrer parmi tous proclamant : N'admirez rien en moi qu'un égal ! Chacun de vous recèle semblable gloire, je ne suis rien de plus et, le sachant, qu'il soit digne de lui-même ! Voilà quelle simple attitude confère l'exaltation du poète.

Sa beauté est d'abdiquer toute illusion de don spécial déferé par le surnaturel : parmi les hommes auxquels l'usure des temps et le maléfice des choses ont fait oublier leur exacte valeur, l'essentiel est qu'un homme ose se manifester entier : et de lui cet acte seul, redonne du courage à tous.

Voilà le seul acte à retenir : *se manifester*, et j'y reviens volontiers, car je vois là toute la morale.

Messieurs, ce rêve, le plus réel des rêves, le poète le sut contempler infiniment mieux que je ne l'ai pu dire. Et parvenu à ce degré de foi et d'ascétisme, il se consacra, renonçant définitivement à divulguer des vérités incomplètes, — sauf les aumônes spirituelles aux prières passagères de l'amitié, — à une œuvre de révélation où l'âme humaine se manifesterait entière.

Cependant il conçut la possibilité poignante de l'inutilité temporaire — je dis : *temporaire* — de cet effort. Ayant abandonné tout souci de littérature, il vit bien que le nombre des révélateurs ne devait point, au cours des siècles, être considérable. Des temps advenaient où seule était utile une pléiade d'artistes semant sur la triste vie l'illusion charmeuse de la beauté, mais où l'âme était trop débile pour pouvoir se reconnaître dans le miroir qu'on lui présenterait. Peut-être cette image pâlie lui semblerait-elle différente de ce portrait riant et magnifique, et peut-être douterait-elle d'elle-même. Or, il ne le fallait pas : la révélation devait être infaillible, sous peine de ruiner, pour jamais peut-être, la réussite d'une autre expérience.

Que faire donc, si le temps ne nécessitait point cette expression? Condescendre à utiliser la force créatrice du poète à des illusions d'art éphémère, ou s'efforcer d'inciter l'âme du temps à se vivifier? A quoi bon? Quel témoignage s'élève de la nécessité de raconter son rêve intérieur, Messieurs, et qui dénierait le droit de se renoncer, et qui peut établir ici un inouï conflit de devoirs? Qui donc oserait proclamer qu'il faut, oui! qu'il faut *s'écrire*? Problème de qui nul, hormis le divin penseur, n'apporterait d'équitable solution, je me réfère à cette phrase d'Edgar Poe :

« Des événements situés en dehors de toute maîtrise m'ont empêché de faire, à aucune époque, aucun effort sérieux dans un champ qui, en des circonstances plus heureuses, aurait été celui de mon choix. Pour moi la poésie n'a pas été un but qu'on se propose, mais une passion : et il faut traiter les passions avec le plus grand respect : elles ne doivent pas, elles ne peuvent pas être suscitées à volonté, dans l'espoir des pauvres dédommagements ou des louanges plus pauvres encore de l'humanité. »

Et puis, Messieurs, le rêve nous édifie mieux que toute parole étrangère sur le devoir de notre cité intérieure, voilà ce qu'il me faut déclarer. Et songez aussi, je vous prie, à Villiers de l'Isle-Adam murmurant en une heure de lucide agonie : « *Axël, l'Eve future*, des devoirs français... » L'autorité de telles paroles, et leur majesté sur tel seuil de testament intellectuel et altier, contre-balance si singulièrement la courante opinion que « l'on se doit révéler », que je laisse à de plus certains le souci de décider,

au son de ces voix solitaires proclamant l'inutilité de cet acte dans leur temps.

Pour moi, je n'ose, et le poète n'osa point. Il reconnut que son temps était inapte à la révélation; ayant eu l'orgueil de vouloir réaliser sa conception, gardant par devers lui la foi que seule l'opportune minute lui avait manqué, il se souvint des fatidiques paroles d'Emerson :

« Ces pensées triompheront que ces quelques solitaires s'efforcent de proclamer, PAR LEUR SILENCE AUTANT QUE PAR LEURS PAROLES, PAR LEUR ABSTENTION AUTANT QUE PAR LEURS ACTES. »

Elles prenaient un sens nouveau, ces énigmatiques paroles : elles devenaient un conseil de silence :

Mesdames, Messieurs, l'heure où les poètes se taisent est grave, elle annonce de grandes choses dans les pays, malgré la clameur dérisoire des foules : et cette heure-là est proche de celle où, si les poètes ne proclament pas une fois de plus le génie humain, les races usées se refondront en plus vivaces, et chercheront dans leur bouleversement la sève qui leur manque. Par leur silence autant que par leurs paroles, par leur abstention autant que par leurs actes, les poètes manifestent : car, s'ils se taisent, ce n'est pas qu'il n'y a plus rien à dire, c'est qu'il faut que l'on fasse silence pour les laisser parler, et qu'ils ont une parole plus grave encore à prononcer. Pareils à ces heures sonores que les cathédrales épandent sur les villes, il faut, sous peine de ne plus savoir l'orientation et l'heure des événements, que la foule demeure muette pour laisser retentir la voix de ceux qui osent prendre conscience de la conscience humaine, et la révéler aux autres. Le moment où, taciturnes, ils s'abstiennent, indique un moment d'insulte à ce que, depuis toujours, ils incarnent : car il est néfaste que, semblable à un crieur, le poète soit obligé de dominer le tumulte, et ce rôle lui messied. N'oubliant jamais sa présence, les hommes doivent réserver, dans les mille aventures, une place et une minute de silence à cet Annonciateur. S'ils l'oublient, il est maître de prendre conscience de lui pour lui seul, et d'attendre le calme absolu.

Voilà, Messieurs, ce que la méditation de notre poète lui conseilla.

Aventure en vérité inouïe dans la vie ordinaire, et ce que je raconte, et ces préoccupations, ne semblent-elles insensées à beaucoup, et pourtant ne sont-elles point l'expression logique de la vie? Durant que le poète de mon apologue s'exaltait ainsi, vivant une des gloires les plus fabuleuses et mystérieuses qu'un homme ait connues, la foule riait des choses qu'il disait, bien rarement et comme négligemment. Il s'enferma dans cette idée que, si le silence ne se faisait pas à cette heure, si la terre était en jachère, des fleurs monteraient un jour dans le calme, et que d'autres poètes pourraient parler.

Certains, plus jeunes, l'aimaient : et il ne leur dit point cette angoisse, les voyant ambitieux de cette auréole de l'avenir, dont il connaissait trop l'insanité. Aussi se borna-t-il à la tâche douce de leur confier les secrets du rythme, et tous ces modes d'expression dont devrait s'enrichir plus tard leur pensée, s'ils jugeaient bon de l'exprimer. Cependant lui-même travailla dans le silence, ne gardant nulle rancune à son temps et à cette inharmonie qui les séparait.

Ainsi, quelque admirables que fussent ses conseils et ses vastes indications d'esthéticien, ce fut par son silence et son abstention même qu'il atteignit la plus haute concentration de sa personnalité dans son temps. Il eut cette mission d'empêcher la révélation d'éclorre en un instant mal préparé qui l'eût ternie et avilie, puisqu'elle n'y eût peut-être point acquiescés toute sa merveilleuse expansion. N'ayant pas voulu faire de littérature, il montra que tous les efforts de son époque se pouvaient réduire à cela, et, ayant choisi un genre de beauté particulière, lorsqu'il eut reconnu qu'elle ne pouvait fleurir, il ne voulut pas user de ses facultés pour réaliser avec plus d'éclat la conception d'autrui, — bien qu'il l'eût pu faire avec l'aisance d'un grand maître, et noblement il s'abstint. Il réalisa la prédiction d'Emerson, et il en relut aussi cette autre parole :

« Le monde attend encore son poète prêtre, qui ne badinera pas comme Shakespeare le comédien, qui ne s'égarera pas dans les sépulcres avec Swedenborg le pleureur, mais qui verra, parlera, agira avec une égale inspiration. »

Dès lors, il rêva de cette venue.

Ce fut ainsi que, voyageur mystérieux revenu de la plus ténébreuse des îles, il ne voulut être, pour cette période de sa vie, qu'un éducateur profond et un ami, se réservant de semer de loin en loin dans la foule quelques perles scintillantes, vestiges glorieux d'un étrange diadème connu de lui seul, tandis que la foule domptée, n'insultant même plus les bijoux, en demeurait impressionnée comme d'une pierrerie inconnue, jaillie avec des vertus singulières d'un cristal indéfinissable.

III

Messieurs, c'est ici l'histoire d'une âme rare. Il m'a plu de vous en dérouler longuement le paysage, car ce sont là des horizons que nous ne contemplâmes depuis longtemps et qu'il est curieux de revoir. Et, si je vous déclarai initialement : je vous conterai de quelque inusité apologue, c'est qu'en vérité dans ce temps, et dans la vie à laquelle ces portes tout à l'heure nous rendront, cela semble si étrange et de folie, ces soucis d'idéalité

absorbant une existence humaine jusqu'à semblable paroxysme? En telle façon que seule semble susceptible de tels chimériques personnages une fable, venue d'un Hindoustan de contemplation centenaire, où le rêve semble encore possible, dans l'éloignement...

Que si toutefois, revenu de cette hypothèse, je conclus sur cet apologue, et me souviens que ceux qui voulurent bien venir ce jour entrèrent avec tels titres d'œuvres dans la mémoire, et telle attente d'une causerie sur leur auteur, j'y viendrai. Prétendrai-je que le rêveur dont je vous ai commenté l'âme soit : M. Stéphane Mallarmé? Je n'en déciderai point, et il vous est loisible de croire à une pure fiction. Peut-être n'ai-je qu'effleuré de vagues analogies le sujet précis par moi choisi. Pourtant j'imagine qu'à l'histoire de cette âme le haut esprit dont je vous dois parler eût dédié moins d'irritation que de sympathie secrète.

Et si maintenant je vous entretiens d'un homme appelé Stéphane Mallarmé, poète contemporain, existant infiniment plus par l'éclat et la signification de sa figure que par les réalisations qu'il esquissa, faut-il nécessairement vous parler littérature? Préoccupation primordiale pour tout autre, une singulière aventure fait de cela, ici, un souci de second ordre. Voici du moins, sur ces choses admirables, de M. Mallarmé littérateur un léger commentaire.

C'est, Messieurs, parler d'après le bruit public, dire qu'aller très loin dans cette œuvre rare, c'est un peu s'embarquer pour Thulé. But de voyage certain, mais mystérieux! M. Catulle Mendès, en sa *Légende du Parnasse contemporain*, écrivait : « C'est ce que nous appelions au collège un auteur difficile. »

Certes, la facilité est une vertu : à vrai dire parfois dépréciée par les gens qui s'en contentent, mais non sans agrément. Elle appelle le succès et pare ses heureux fervents de tous les dons de la fortune. M. Mallarmé, lui, dans la vie où l'on prétend qu'il existe — pour moi il ne vit pas ici — n'est possesseur de rien, si l'on excepte quelques illustres amitiés, l'amour passionné des jeunes lettrés et la mésestime des chroniqueurs — tout en somme ce qu'un honnête homme peut désirer lorsqu'il songe à rester difficile et peu lu.

Mais, si difficile, l'est-il vraiment? Non peut-être, pour ceux qui ont chéri cette idée : qu'on lit les poètes pour s'élever l'âme, c'est-à-dire avec un peu plus de préoccupation et de soin que pour se ganter — et voilà toute la difficulté, d'avoir ce souci en ouvrant les œuvres de M. Stéphane Mallarmé.

Il s'est, Messieurs, défini d'un mot lucide, au début d'une conférence célèbre sur Villiers de l'Isle-Adam : « Un homme au rêve habitué vient ici parler d'un autre, qui est mort. »

M. Mallarmé vit là tout entier : simple et bon dans l'ordinaire existence, il revêt au choc d'un mot, d'un geste quelconque, ce caractère subit, et égulier presque jusqu'au fabuleux, d'un être séparé des choses par on ne sait quel muet cristal qui l'enclôt, qui est cette lumière indéfinie que l'on appelle le rêve, et qui lui confère, ainsi qu'une seconde nature, la vertu maudite en ces temps de ne jamais accomplir le plus petit acte selon les lois subies par autrui. Au rêve habitué, et de lui prisonnier jusqu'au génie, celui qui autrement n'eût été que le premier des écrivains se hausse jusqu'à être le Poète. Cette figure abstraite, cette conception de l'intellectuel absolu, il l'incarne sans effort : il y est habitué. Fruit d'une éducation exquise, d'un immense et jamais défaillant respect de soi, ou encore d'une sérénité native grandie jusqu'au surhumain, que sais-je ? Une telle âme existe en lui que jamais un fait, terrible ou délicieux, ne lui surprit un jugement qui ne fût « d'un homme au rêve habitué ». Et s'il s'est rencontré une nature humaine destinée à un idéalisme parfait, non point conservé par la seule raison, mais je puis dire par le sang, le cœur et les nerfs mêmes, c'est la sienne.

Toute son esthétique est née de cela. Le dangereux honneur était réservé à M. Mallarmé d'être la fleur extrême de cette longue série d'esthéticiens qui enorgueillit d'autres contrées, renoua la tradition du prince des métaphysiques anciennes, de Plotin, et dont les maîtres récents se nommèrent Goethe, Hegel, Schelling, Edgar Poe, Carlyle, Emerson et Richard Wagner. Tout le sublime et tout l'anormal de sa situation littéraire, fort grande et de caractère unique, vient de ce qu'il exprima, le premier complètement, la quintessence d'un vaste courant d'idées et d'œuvres qui nul en France, sauf Baudelaire, ne connaissait bien. De là sa gloire restreinte et mystérieuse, le spécial frisson suscité en toute circonstance par son nom. Il fut jusqu'au paroxysme, en un temps de lassitude morale, l'Artiste ascétique, et de quel ascétisme ! non point résultat d'une tension d'esprit, mais d'une naturelle façon de voir. Il fut l'initiateur de la grande influence étrangère que Wagner et Ibsen commencent de propager, il le fut héroïquement, et cette influence éclairera de plus en plus sa jusqu'alors indûment déclarée obscure esthétique. Advenu en une époque d'effrénée production littéraire, il fut le soigneux, le concentré par excellence : l'expression « homme de lettres » semble avoir été créée pour lui, mais assurément personne ne fut plus incapable de « faire de la littérature ». Dédaigneux avec cela, ou bien plutôt inconscient de tout ce qui n'est pas strictement le travail, il fut tout naturellement désigné pour être l'objet de profondes admirations et de publiques représailles ; il joua sa part de gloire à sa propre sincérité, ce fut la sincérité qui gagna.

« La gloire, disait Villiers, c'est l'idée que de soi l'on garde dans sa

poitrine. » Messieurs, certains amis, celui là justement, puis Théodore de Banville, Manet, Degas, Verlaine, d'autres, en gardèrent cette idée dans la leur. Nous l'avons aujourd'hui dans la nôtre, mes confrères et moi, et ceux qui à cette époque initièrent la rénovation, à présent très avancée, de l'intellectualité contemporaine, encoururent la même disgrâce hautaine et se retrouvent dans la même gloire.

L'œuvre de M. Mallarmé, sa théorie du symbole, mot appelé à une si étrange et triomphante fortune ! ses théories sur le théâtre suprême, sur l'union de l'art et de la morale, tout cela rayonne en ses écrits d'une telle irradiation que je ne saurais sans altération vous en parler. Un volume même serait fastidieux sur ces choses. Elles peuvent résumer leur but dans un des vers du maître : « Donner un sens plus pur aux mots de la tribu ». Elles vivent dès à présent par la profonde impression qu'elles produisirent sur un grand nombre d'esprits contemporains. C'est un fait facile à constater, M. Mallarmé, par ses articles, ses œuvres fragmentaires et ses causeries, a été le grand éducateur de l'art métaphysique de ces dernières années, et ce seul rôle explique les polémiques et les sympathies, sa situation spéciale, son renom de hautaine et noble intégrité.

Pour ses œuvres, rares et par lui-même dénommées esquisses, je songe à ce luxueux volume de poèmes, introuvables.

Que vous en dire, de ces rares feuillets au seuil desquels Félicien Rops a érigé sur un trône symbolique une poésie émaciée et suprêmement belle, jouant d'une lyre aux cordes perdues dans le ciel, parmi des mains de rêve essayant encore de les effleurer ? Ceux qui, passé le frontispice, connurent le *Guignon*, ont gardé en leur mémoire les vers sur les poètes :

Ils tentent la douleur comme ils tétèrent le rêve,
Et quand ils vont rythmant des pleurs voluptueux
Le peuple s'agenouille et leur mère se lève.

Je n'entreprendrai point de dire, de cette cascade de pierreries, la prestigieuse et candide musique, soit la hantise de *l'Azur*, soit l'agonie de l'exilé s'accrochant aux *Fenêtres* symboliques d'où l'on voit la pourpre et tout le triomphe du crépuscule, soit encore l'hymne d'adoration aux *Fleurs* : mais voici *l'Angoisse*, râlant et court :

ANGOISSE

Je ne viens pas ce soir vaincre ton corps, ô bête
En qui vont les péchés d'un peuple, ni creuser
Dans tes cheveux impurs une triste tempête
Sous l'incurable ennui que verse mon baiser.

Je demande à ton lit le lourd sommeil sans songes
Planant sous les rideaux inconnus du remords,
Et que tu peux goûter après tes noirs mensonges
Toi qui sur le néant en sais plus que les morts.

Car le vice, rongéant ma native noblesse,
M'a comme toi marqué de sa stérilité :
Mais tandis que ton sein de pierre est habité
Par un cœur que la dent d'aucun crime ne blesse,
Je fuis, pâle, défait, hanté par mon linceul,
Ayant peur de mourir lorsque je couche seul.

Et voici, pure et céleste, *l'Apparition*, une des perles les plus chéries de cet écrin :

APPARITION

La lune s'attristait. Des séraphins en pleurs
Rêvant, l'archet aux doigts, dans le calme des fleurs
Vaporeuses, tiraient de mourantes violettes
De blancs sanglots glissant sur l'azur des corolles.
C'était le jour béni de ton premier baiser.
Ma vision, aimant à me martyriser,
M'enivrait savamment du parfum de tristesse
Que, même sans regret et sans déboire, laisse
La cueillaison d'un rêve au cœur qui l'a cueilli.
J'errais donc, l'œil rivé sur le pavé vieilli
Quand, avec du soleil aux cheveux, dans la rue
Et dans le soir, tu m'es en riant apparue.
Et j'ai cru voir la fée au nimbe de clarté
Qui jadis, sur mes beaux sommeils d'enfant gâté
Passait, laissant toujours de ses mains mal fermées,
Neiger de blancs bouquets d'étoiles parfumées.

Encore ne puis-je me défendre de dire *Brise marine* :

BRISE MARINE

La chair est triste, hélas ! et j'ai lu tous les livres.
Fuir ! là-bas fuir ! Je sens que des oiseaux sont ivres
D'être parmi l'écume inconnue et les cieux !
Rien, ni les vieux jardins reflétés par les yeux !
Ne retiendra ce cœur qui dans la mer se trempe,
O nuits ! ni la clarté déserte de ma lampe
Sur le vide papier que la blancheur défend,
Et ni la jeune femme allaitant son enfant.
Je partirai ! Steamer balançant la mâture,
Lève l'ancre par une exotique nature !
Un Ennui, désolé par les cruels espoirs,
Croît encore à l'adieu suprême des mouchoirs !
Et peut-être les mâts, invitant les orages,
Sont-ils ceux que le vent penche sur les naufrages
Perdus sans mâts, sans mâts ni fertiles îlots...
Mais, ô mon cœur ! entends le chant des matelots.

Oh ! Messieurs, au fond de l'âme et en s'écoulant sangloter jusqu'à crier, est-ce qu'il a été écrit, dites, quelque chose de plus admirable et de plus pur ?

Il faut lire, et non point commenter, ces sonnets extraordinaires, *Tristesse d'été*, *Placet*, et ce vitrail de *Sainte*. Puisque nous parlons littérature, ce sont, n'est-ce pas, tous les poètes ? de purs chefs-d'œuvre d'une beauté baudelairienne et plus cristalline, ces poèmes...

Puis vous savez que le maître chanta musicalement, avec la pénétration des naïvetés lascives et païennes, *l'Après-Midi d'un Faune*, ses rêves de souriante luxure et son sommeil sous le soleil, et qu'il dédia encore au capricieux des Esseintes, une *Prose* d'illusions douces, et qu'il sut, portant un *Toast funèbre au tombeau de Théophile Gautier*, formuler d'un mot l'idéalisme moderne :

Cette foule hagarde, elle clame : Nous sommes
La triste opacité de nos spectres futurs.

Encore, cette ébauche grandiose d'*Hérodiade*, affolée de l'orgueil de sa virginité et pressentant la venue de saint Jean, soit qu'elle dise son impassibilité lorsque ses lions rampants

... De sa robe écartent l'indolence
Et regardent ses pieds qui calmeraient la mer...

soit ces paroles inoubliables :

... O femme, un baiser me tuerait
Si la beauté n'était la mort...
... J'aime l'horreur d'être vierge, et je veux
Vivre parmi l'effroi que me font mes cheveux...

Et tant d'autres, en ce dialogue en vers, le plus beau de notre langue, sans doute.

Je pourrais dire encore *l'Hommage à Edgar Poe* et à cette statue, où le poète glorifié apparaît

Tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change.

Et tant d'autres vers, qu'il me faut confier au silence et à la méditation sous la lampe des fronts qui les voudront savoir. Car vraiment que dire aux autres, à ceux qui ne comprennent ni ne s'enquière, et quelle exhortation à s'enquérir ? Nul reproche n'est utile, ou même légitime, car il y a, oui, prédestination, loi inconnue mais certaine, une œuvre ne se découvrant qu'à celui qui, profondément, la veut.

Vous connûtes aussi, Messieurs, le volume titré *Pages* où ces poèmes en prose, *le Nénufar blanc*, *le Frisson d'hiver*, *la Gloire*, *Pauvre enfant pâle*, ces bijoux, préludent à ces quatre rêves inquiétants, altiers et évocateurs d'inconnues régions métaphysiques : *le Démon de l'Analogie*, *le Spectacle interrompu*, *la Déclaration foraine*, et surtout cet extraordi-

naire *Phénomène futur*. En vérité, le temps manque pour lire ceci, et le choix est d'une malaisée défaillance.

Mais ces proses parfaites, d'une syntaxe innovée, purement françaises, purement qu'en notre corrompu parler moderne résonne avec ces phrases quelque musique inaccoutumée et merveilleuse, ces proses sont ébauchées près des *Notes sur le théâtre*, fécond trésor ! Tout le sourd tressaillement de rénovation dramatique qui, dans la fluctuation des pièces actuelles, secoue certains jeunes hommes dont je ne nommerai aucun près du maître, encore que tels soient de maîtrise — tout ce tressaillement vient de l'initiale proclamation de ces *Notes*. L'œuvre dramatique, le grand œuvre de synthèse, morale, esthétique et métaphysique où se confindra l'avenir, cet œuvre a trouvé là ses plus indéniables principes. Une rêverie sur la danse, intitulée *Ballets*, y déroule un plan complet de décorations et d'expressions mimées, tandis que le morceau sur *Hamlet* « l'être latent qui ne peut devenir » sert de thème à une théorie du Héros que Carlyle avait prévue, et que des critiques lucides sur le vers, mode de langage, de tels poètes et dramaturges, complètent l'exposé d'une tentative jusqu' alors inachevée et que revêt ici un prestige prophétique, vérité de l'aurore prochaine.

Si les minutes ne se pressaient en alternements implacables, j'eusse aimé vous parler de ce *Richard Wagner, rêverie d'un poète français*, dont se clôt dignement le livre *Pages*. Et puis j'ajoute le regret de ne pouvoir consacrer quelque rhétorique à la langue admirable, pure d'un cristal dénitif, souple, robuste, câline, chantante, mêlée d'obscurité crépusculaire et de scintillement fastueux, à la langue d'initié, riche de toutes les richesses du génie français, dont M. Mallarmé sert ses songeries. Caractère mystérieux et éclatant, la composition secrète de cette prose ne se découvre qu'après une minutieuse analyse, et elle en acquiert cette indestructibilité dont s'auroient de gloire et de présage certain du chef-d'œuvre les tableaux par exemple de M. Whistler.

Mais, de cette œuvre restreinte, pourtant ruisselante de gloire, flot suffisant, apaisement infaillible des soifs de beaucoup, je retiens seule l'idée d'esquisse et d'indications pour les poètes futurs ; là est, en effet, une source de méditations. J'eusse volontiers insisté sur la glorification posthume que M. Mallarmé consacra, en des conférences données en Belgique et à Paris, à son génial camarade, à celui que je nommerai notre connétable, notre porte-oriflamme et notre porte-glaive, à Villiers de l'Isle-Adam. Aussi, mérite non moins réel, j'eusse parlé de la diamantine restitution des *Poèmes d'Edgar Poe*, qui, d'accord avec la traduction des œuvres en prose qui restera une des gloires de Baudelaire, donne à notre langue l'éclat impollué

de ce lumineux génie d'outre-mer. La subtile *Préface au Vathek de William Beckford*, telles fantaisies et articles m'eussent offert l'élément de la plus libre causerie, mais il me faut limiter, sur ces choses, ma parole. Que ceux-là qui aiment, qui sont désignés pour chérir cette œuvre, prodigieusement rare et blanche et musicale, d'un homme à qui fut déléguée en l'histoire de l'art l'une des plus inattendues attitudes, la relisent seuls : et ils compléteront en leur âme. Ils apercevront le lien subtil qui relie les *Pages* et les *Poèmes*, ils sauront édifier de tout cela une œuvre d'ensemble. A présent, l'opinion, et telles chicanes et polémiques, l'habituel cortège des incompréhensions, telles insultes mêmes d'échotiers, peu nombreux et point écoutés, à vrai dire, en parlerai-je ? Ce ne sont que bagatelles, et estimant que le charme réel du magicien que constitue tout poète ne se conçoit définitivement que dans le silence, ayant prononcé un nom, éveillé quelques harmonies, et fait jaillir de titres mêmes la spéciale vertu en eux incluse, je n'ajouterai rien que cet adieu :

MESDAMES, MESSIEURS,

Durant cette heure qui maintenant dort avec les autres, défleurie et con-fiée au temps illusoire, en prononçant le nom de Mallarmé, j'ai simplement accompli l'incarnation momentanée, en une forme humaine, de ce rêve de la Poésie qui était au milieu de nous et, par le pouvoir seul de la parole, nous hantait. Je vous ai dit en quoi celui-ci était altier : de n'avoir, suzerain indubitable de l'idéal, daigné son royaume ici-bas, mais seulement laissé entrevoir, sous le manteau de sa solitaire modestie, l'éclat infaillible de son prestige. De l'homme, j'eusse pu dire des choses élevées et pures, du causeur, ou du rêveur, ou du conseiller admirable, ou plus encore : du simple ami à la parole douce vers qui, à quelques-uns soucieux d'art et affectueux, l'on va s'isoler du pays humain, certains soirs, inquiets de rêve. Mais que serait l'homme, alors que le prince de lettres existe, dont les plus fiers caprices furent *l'Azur* ou *l'Hérodiade* ? D'une gloire pure, et incontestée de ceux qui savent, parmi l'étonnement, l'indifférence ou l'insulte publique, je vous ai, en toute simplicité, parlé. Et n'est-ce pas qu'elle évoqua un chimérique palais d'illusions informulées, et telle impression grandiose de renoncement et de silencieuse figure de rêve sur notre temps, cette causerie : dont, à vrai dire, la raison secrète est cette fulguration au-dessus de nous qui éclaire soudain l'idée obscure qu'un homme est grand et sera, pour Stéphane Mallarmé à cette minute, le reflet sidéral d'une gloire ?

CAMILLE MAUCLAIR